

VOYAGES LITTÉRAIRES

VOYAGES LITTÉRAIRES

Nous avons en France une certaine manie d'imitation et de vogue qui a de tout temps nui aux mouvements progressifs de l'esprit, dans tous les sens. Pour ne parler ici que de la littérature, si nous remontons un peu haut, nous la verrons procéder par phases, par systèmes toujours bien tranchés, toujours exclusifs et toujours universellement suivis. Le xvii^e siècle et assez d'autres ont développé ces catégories avant nous. Le xvii^e siècle nous apparaît avec sa poétique complète renouvelée des Grecs. L'inspiration est uniforme. La Fontaine imite Phèdre, Boileau imite Juvénal. Depuis le chansonnier jusqu'au poète épique, tout le monde chausse la sandale sous ses canons, ajuste un lambeau de pourpre à son rabat, et pose un laurier mythologique sur sa perruque. Le grand roi lui-même, sur les gravures

de frontispice et sur les monuments publics, dissimule son haut-de-chausses sous une cotte de mailles romaine. Les génies excentriques s'étouffent ou subissent la loi commune, et toute fantaisie originale se perd. Le xviii^e siècle arrive, un branle nouveau est donné aux esprits, et tout s'imprègne de la philosophie nouvelle; elle monte sur le théâtre, elle se glisse dans le roman, elle envahit l'épopée, elle montre le nez jusque dans les alcôves des petits contes licencieux. Le poète, le rhéteur, le grammairien, l'historien, tout le monde est philosophe, tout le monde n'a plus qu'une idée; nous passons les modes de détails; les engouements passagers, les petits vers, les petits livres, les petits écrits sont fondus dans un même moule.

Nous voici à la littérature de la Révolution, littérature antithétique, s'il en fût, littérature *sensible* et philanthropique en raison de la fureur des égorgements au dedans et au dehors. Ici, et tandis qu'on se massacre aux prisons, qu'on se dénonce aux comités, qu'on se mitraille dans les plaines, surgit, avec M. Bernardin de Saint-Pierre et M. Bouilly, une série de drames vertueux, de fils reconnaissants, de serviteurs fidèles et d'excellents parents à tous les degrés. C'est un déluge de pleurs. Les auteurs et les héros, à défaut d'autres, méritent le prix Montyon; les héroïnes sont des rosières, et la morale en action est la seule esthétique connue. Nous traversons

ensuite, pour arriver à la nôtre, des périodes si ternes que la couleur échappe. Remarquons seulement en passant que, pendant que nous nous laissons aller à des routines si désastreuses, l'Allemagne, libre dans ses allures, nourrit des élans divergents qui la couvrent à la fois de productions magnifiques et originales. A prendre notre littérature, en 1832, nous pouvons encore laisser à part l'école *intime*, l'école *passionnée* d'Antony, l'école *cadavre*, pour nous arrêter à la fièvre du *moyen âge*, qui a engendré la *couleur locale*, qui a engendré les *voyages* dont il s'agit ici.

Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de connaître les lieux pour en parler, comme disait Figaro et comme l'ont prouvé beaucoup de voyageurs, les plus consciencieux d'entre les auteurs qui n'avaient jamais quitté la rue Tirechappe ou le quai Malaquais ont jugé convenable de s'assurer enfin si les pays dont ils parlaient si souvent existaient en effet.

Des contrées jusqu'alors caressées par les imaginations ont attiré d'illustres pèlerinages. Les classes lettrées ont inondé les routes comme les familles anglaises. Il est entré un ou deux hommes de lettres dans la composition de toute diligence, comme il y entre un commis voyageur, et avec une mission à peu près pareille. A ce besoin d'aller chercher loin des *impressions* qui impliquent qu'on en manque où l'on est, à ce pitoyable engouement de *pittores-*

que et de *couleur locale* dont notre époque est affligée, s'est bientôt jointe la curiosité naturelle qui pousse aux voyages, et dès lors les émigrations ont été générales. Tout le monde est parti pour aller se draper en Child-Harold aux lieux célèbres, les uns en patache, les autres en voiture de poste et beaucoup à pied.

Il s'est levé à cette occasion une nuée de touristes de bas étage en proie aux monomanies *artistes*, qui s'est abattue sur les campagnes comme une plaie d'Égypte, et dont il serait aussi urgent de purger les routes royales que des malfaiteurs et des vagabonds. Des garçons perruquiers en tour de France, des poètes de département et des peintres en bâtiment se sont imaginé qu'il suffisait de s'enjuponner d'une blouse, de manger du fromage aux hôtelleries et de n'avoir pas un sou dans sa poche pour voyager en *artistes*. On rencontre sur toutes les routes de pauvres jeunes gens qui se sont crus obligés, par amour de l'art, de quitter leur foyer et d'aller braver au loin les plus cruelles extrémités, avec un album littéralement blanc sous le bras. L'autorité n'y veille pas assez; ce titre d'*artiste*, à la façon dont on l'entend, peut servir à déguiser les désordres et les professions les plus funestes, et l'on devrait dûment mener à la prison la plus proche les piétons mal vêtus qui n'en ont pas d'autre. Cela serait souvent un bien dans tous les cas. A défaut de la gendar-

merie trop tolérante, la Providence, qui veille sur tous, prend soin de ces enfants prodiges de grand chemin, qui heureusement n'ont jamais rien peint ni rien écrit. Les éléments conjurés mènent ordinairement à mal leurs échappées de la maison paternelle, et leurs *impressions* se réduisent à la soif, à la faim, le froid, le chaud, et mille autres qu'ils se garderaient d'imprimer. Ils sortent un matin de chez eux, armés de toutes pièces, sac au dos, guêtres aux pieds, et gagnent la rase campagne comme Don Quichotte à sa première sortie dans la plaine de Montiel; car c'est là le véritable don quichottisme de notre temps; rien n'y manque, ni les moulins pris pour des géants, ni les pigeonniers pris pour des donjons. À peine en plein air, ils tombent en extase devant ce ciel, bien plus pur que celui des capitales; après quoi, il se ferait autant de volumes de leurs mésaventures que de celles du bon chevalier. Une première pluie les refroidit. Les œufs pourris d'un cabaret les restaurent peu. Les matelas du roulier les rétablissent mal.

La fatigue leur voile à demi les charmes du paysage, une chute dans un borbier les leur dissimule totalement. L'argent et l'enthousiasme diminuent peu à peu. L'enthousiasme surtout est sujet à se transformer en sensations plus poignantes. S'ils sont surpris la nuit et égarés dans un marais, ici leur poésie tourne au lugubre et à l'épique; ils

deviennent complètement insensibles aux beautés sauvages du lieu. Les habitants de mœurs inconnues et les plus féroces quadrupèdes leur deviennent de médiocres curiosités. Ils oublient de prendre note des plus rares productions végétales, et on en a vu dans cette position déplorer leur voyage en termes amers.

S'ils approchent ensuite d'une ville curieuse et monumentale, ils se hâtent pour s'y reposer. Ils y passent deux jours à dormir, à se rétablir, et le troisième une place prudemment retenue à la diligence les oblige à partir. On sait combien les influences physiques modifient les élans de l'esprit; combien les souffrances du corps rendent insensible aux chefs-d'œuvre des arts. Or, jamais les voyageurs dont nous parlons ne les ont autant méprisés que durant cette période culminante de leur enthousiasme. Ils n'ont jamais voulu voir et jamais moins vu que durant le seul temps de leur vie où ils ont voyagé exprès. Ils sacrifient volontiers une belle cathédrale à un bouillon d'auberge. Ils abandonnent un superbe site pour une demi-heure de sommeil, et les plus magnifiques murailles s'abaissent à leurs yeux à une si piètre valeur, qu'ils se refusent à faire douze pas pour y aller. Ils achèvent ainsi leur voyage et reviennent chez eux avec un fonds de récits d'autant plus inépuisable qu'ils n'ont rien vu et qu'ils peuvent parler de tout sur le même pied.

Il y a ensuite la catégorie des touristes littéraires à qui leurs moyens permettent malheureusement de visiter plus exactement l'étranger pour n'en rien dire et n'en rien savoir de plus. Ceux-là voyagent en poste, s'arrêtent juste aux lieux signalés et étudient fructueusement les mœurs du pays sur leur postillon, qui est généralement Français. De plus, on ne leur parle que français, on ne les sert qu'à la française; il ne leur est même pas donné de reconnaître les barbarismes employés en citations dans leurs livres. On sait d'ailleurs à quelles tristes réalités se sont allées heurter leurs imaginations. On sait combien de *ciels bleus* se sont trouvés gris, sous combien de *soleils de plomb* ils ont été se morfondre comme nos soldats d'Afrique. On sait quelles terribles fautes ils ont pu découvrir dans les ouvrages antérieurs, car les mœurs locales sont mortes. Les villes d'Italie ont de grandes affinités avec nos boulevards; il y gèle et il y pleut, contrairement à l'opinion ordinaire. On n'y sait pas ce que c'est qu'un stylet, et le meurtre y est puni de mort. Il y a en général moins de brigands qu'à Paris, et l'on n'est pas plus souvent arrêté en Calabre que dans la rue du Grand-Hurlleur.

Venise, cette reine de l'Adriatique, baigne les pieds de marbre de ses palais dans une eau aussi bourbeuse que le canal de la Villette; ses gondoliers y chantent par les belles nuits sur les lagunes :

« *Guernadier, que tu m'affliges,* » et l'on ne voit sur la place Saint-Marc que quelques voyageurs munis de passeports sous leurs manteaux, qui se font peur les uns aux autres en grommelant quelques tirades du *Bravo* de la Porte-Saint-Martin.

Naples, cette magnifique indolente couchée sous son beau ciel, n'offre guère plus d'attraits exotiques que les vaudevilles de M. Scribe et un quatrain de M. Delavigne sur le livre de l'Ermite du Vésuve. On n'y parle après le français qu'une langue étrangère, qui est l'anglais. Les pêcheurs y sont convenablement vêtus et dorment plus volontiers à l'ombre qu'au soleil. La mandoline y est inconnue, et l'on n'y danse guère, au lieu de la *tarentelle*, qu'un demi-*cancan* qui serait réprouvé comme d'une austérité ridicule à la barrière des Deux-Moulins. Quant à la Suisse, on sait qu'on n'y va plus qu'en négligé du matin et qu'on y rencontre ses amis comme au bois de Boulogne.

Cet affaiblissement des mœurs originales devait rendre la tâche des voyageurs inutile, et pourtant ils ne l'en ont pas moins si bien faite, que grâce à eux nous savons beaucoup mieux que les Italiens et les Orientaux ce qui se passe chez eux, et ce qui ne s'y passe pas, et ce qui devrait s'y passer. Il y a eu complet échange. Plus les étrangers devenaient Français, plus nous sommes devenus étrangers, et, par les modes littéraires qui courent, les nations

voisines, qui ignorent leurs mœurs, trouveraient à s'en instruire exactement ici. On fume beaucoup plus de tabac levantin dans nos estaminets qu'en aucun caravansérail d'Orient. On boit plus de thé dans la Chaussée-d'Antin que dans tout le Céleste Empire. Les cabinets des amateurs renferment plus d'ustensiles curieux et de babioles exotiques qu'il ne s'en est jamais fabriqué dans aucun pays. C'est là que les fines Andalouses retrouveraient les dards de guêpe qu'elles ne portent plus, et les Chinoises leurs mignonnes pantoufles, perdues comme celle de Cendrillon. C'est là que les *bravi* pourraient connaître les longs stylets avec lesquels ils n'ont jamais tué personne ; il n'y a plus que nous qui nous en servions, ou plutôt qui ne nous en servions pas, comme il n'y a plus que nous qui fumions de l'opium ; nous avons déshabillé tout le genre humain pour nous travestir en carnaval.

Nous avons dépouillé tous les bandits des Apennins et leur détroque pend en trophée à nos portemanteaux. Nous avons pris les burnous arabes pour faire des couvre-pieds, des turbans d'Égypte pour faire des rideaux et des résilles d'Espagne en guise de bonnets de coton. Nous coupons notre pain avec des criss de Java, nous portons des amulettes indiennes en breloque de montre, et on danse la cachucha sur nos théâtres et aux bals Musard. Que diable reste-t-il donc aux voyageurs à nous dire ? Que n'ignorons-nous

pas de notre pays, et que ne savons-nous pas des autres, de façon à y suppléer, tant ils se ressemblent tous!

Cela est si vrai que les touristes consciencieux, qui ont voulu n'écrire que ce qu'ils voyaient, n'ont rapporté de leurs voyages que des récits d'une extrême pâleur. Ils en sont tous réduits, pour la plupart, à moins qu'ils ne se jettent dans la statistique, à compter les arbres de la route, à rapporter les enseignes des auberges, à consigner leurs dialogues avec les servantes, les postillons et les mendiants de grand chemin. Leurs descriptions ne dépassent pas ordinairement le cadre d'un store ou d'une fenêtre. S'ils signalent un objet curieux, c'est ordinairement un nouvel appareil d'usine, ou une cheminée de fonderie de nouvelle invention.

Entre Milan et Florence, ils découvrent une femme qui allaite son enfant sur le seuil de sa porte. La maison est crépie à la chaux, le toit est en tuile, l'enfant est rouge, le sein noir, à peu près comme en France. Plus loin, c'est un homme qui sarcle une vigne; cet homme est à peu près vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noisette; la vigne est verte comme en France. Du reste, les habitants sont blonds et bruns, les paysannes sont laides, les aubergistes vous volent, le ciel est bleu ou gris, la route est pavée, les champs sont cultivés, les pauvres sont pieds nus, il fait chaud ou il fait froid,

absolument comme en France. Ce que présentant sans doute, mille *rapins* littéraires, que d'excellentes raisons empêchent de faire de longs voyages, et qui n'en ont pas moins envie de les raconter à l'instar des maîtres, se sont répandus à la hâte dans la banlieue de Paris, avec leurs plumes et leurs crayons.

Ceux-là vont à Neuilly, à Belleville, à Saint-Mandé et même jusqu'à Pantin, selon que leurs moyens le leur permettent. Ils décrivent, dès la barrière, l'attelage d'une charrette de roulage qu'ils ont vu passer; ils immortalisent par leurs écrits les beautés de Gentilly ou des Prés-Saint-Gervais; ils se passionnent pour les potagers voisins; ils s'enivrent d'air, de soleil, de pittoresque, passent quinze jours sous ce beau ciel, en pension chez un nourrisseur, et reviennent conter leurs longs pèlerinages aux foyers amis.

D'autres ont encore trouvé le moyen d'assouvir leurs nobles instincts plus largement et à moins de frais. Nous voulons parler de cette classe intrépide et hardie de jeunes voyageurs qui s'enferment tout simplement dans leurs chambres, et qui y écrivent un voyage à Smyrne ou en Palestine. Voilà les vrais, les consciencieux voyageurs, ceux que nous aimons et que nous estimons. Que de recherches! que de notes! que de versions comparées et qui valent cent fois mieux que le simple aperçu d'un seul homme!

Il vient de nous en tomber un exemple sous les yeux ; un jeune homme, dès longtemps séduit par les tournées de Byron, de Chateaubriand et de Lamartine, disparut tout à coup. Ses amis inquiets s'informèrent ; il avait annoncé un long voyage et son logement était vide ; on le crut parti ; il était parti, en effet, mais il s'était arrêté rue de la Roquette, où le portier avait ordre de le tenir aussi écarté de tout visage compatriote que s'il était en pleine Méditerranée. Il demeura là six mois, cloîtré comme un cénobite et guère mieux nourri, sans aucune distraction des magnifiques spectacles qui se déroulaient devant lui. Après quoi, il sortit de sa mansarde. Il avait achevé heureusement son voyage, qu'on annonce ces jours-ci sous ce titre : *Souvenirs et impressions de voyage en Italie, en Sicile et en Orient*. On dit ce voyage empreint de la véritable couleur des lieux et tout semé d'observations fraîches et palpitantes. Nous l'examinerons avec fruit à son apparition.

(La Charte de 1830, 6 janvier 1837.)

EXCELLENCE DE LA POÉSIE

EXCELLENCE DE LA POÉSIE

L'on prétend aujourd'hui que rien n'est plus facile que de faire des vers ; que tout le monde en fait, et de très passables ; qu'il n'y a pas d'écolier de rhétorique qui n'ait en poche un volume de mélodies, d'harmonies, de désolations, de révélations, de préludes, d'essais, et autres mélanges plus ou moins insipides ; cela est vrai comme de dire que tout le monde a de l'esprit, autre assertion fort à la mode, et qui explique pourquoi l'on ne voit paraître et l'on n'entend dire que des sottises.

Il n'est pas facile de faire des vers. Des gens de beaucoup d'esprit, de beaucoup de science, ou pour parler comme maintenant, des gens de grand cœur et de grand style, n'ont jamais pu réussir à tourner comme il faut un distique ou un quatrain. Outre l'abondance d'idées, la connaissance de la langue et

le don de l'image, il faut un certain sens intime, une disposition secrète, quelque chose qui ne s'acquiert pas et qui tient au tempérament propre et à l'idiosyncrasie ; car si les sciences finissent toujours par ouvrir les portes de leur sanctuaire à qui vient y frapper souvent, la poésie, la musique et la peinture font voir un goût plus dédaigneux et ne se livrent qu'à certaines organisations d'élite. Ce qui ne veut pas dire que l'on devient un grand artiste sans travailler, mais que les plus profondes études qui feraient de vous un savant n'en feront pas un artiste.

C'est pourquoi les arts sont au-dessus des sciences, car il faut joindre aux connaissances acquises un don naturel, une espèce d'intuition instinctive que rien au monde ne peut remplacer, et qui ne se trouve dans aucune académie ni sur aucun marché ; je fais en général assez peu de cas des savants ; mais j'ai une vénération profonde pour l'artiste véritable, je l'admire comme une belle femme ou un homme heureux. Génie, beauté, bonheur, rayonnante trinité, magnifiques présents que Dieu seul peut faire, qui sont au-dessus de la générosité des rois et que ne sauraient atteindre les plus constants efforts de la volonté humaine.

C'est une vérité que les prosateurs cherchent en vain à se dissimuler sous l'éclat oriental de leur style ; ils ne peuvent écrire en vers. Le poète, au

contraire, écrit en prose quand il veut descendre à cette besogne, avec une perfection ciselée dont aucun prosateur n'approche. Un chanteur sait parler, mais un orateur ne sait pas chanter. Les oiseaux volent et marchent ; les chevaux, si fringante et si fière que soit leur allure, ne peuvent que courir, et le galop du plus fin coureur anglais ne vaut pas le vol d'un aigle ; la double nature du poète tient de celle de l'hippogriphes ; nul animal de la terre ou du ciel ne peut le devancer à la course ou au vol ; son aile a l'envergure plus large et fouette plus vigoureusement l'azur de l'éther que l'aile du condor ou du fabuleux oiseau rock. Son sabot, plus léger que la plante du pied de la légère Camille, fait à peine ployer la pointe des herbes.

Pour preuve de ceci, nous apporterons un nom illustre, un nom éclatant et reconnu de tous, le nom du patriarche de la littérature moderne, le nom de M. de Chateaubriand ; assurément, si jamais quelqu'un au monde posséda la grandeur épique, le mouvement, la chaleur, la passion, la magnificence, la puissance d'image et toutes les hautes qualités de la poésie, c'est l'auteur des *Martyrs*, d'*Atala* et de *René* ; jamais prosateur n'eut plus l'apparence d'un poète, et en lisant les belles pages du *Génie du christianisme*, tout le monde se dit involontairement que l'on ferait de beaux vers avec cela ; il n'y manque que la rime.

Les poètes sont donc injustement dépréciés par les faiseurs de feuilleton et de pathos utilitaire, et autres petits esprits, qui, parce qu'ils sont stériles et incolores, se croient exacts et judicieux. Les poètes, quand ils voudront, composeront des *premiers-Paris* d'une portée et d'un style bien au-dessus de tout ce que ces messieurs ont confectionné de plus transcendant ; ils feront de la politique, sans les mauvaises figures de rhétorique qui font toute l'éloquence de nos Montesquieu au petit pied.

Ils sont bons à autre chose qu'à rimer des vers, quoique je ne voie pas trop ce qu'on pourrait faire de mieux que de bons vers ; votre prose ne vaut pas la leur, et à vous tous, vous n'êtes pas capables de trouver une de leurs strophes, et votre dédain ressemble un peu trop à celui du renard qui n'avait pas de queue ; car je ne saurais expliquer d'une autre manière l'acharnement de la critique contre la poésie.

En effet, le grand et large style, qui coule comme un fleuve d'Amérique en charriant des îles de fleurs dans son cours harmonieux et lent, ressemble à s'y méprendre à de la poésie ; ces vagues de phrases limpides et sonores font penser aux divines paroles qui abondaient dans la bouche d'Homère, comme dit le poète grec André Chénier. La période est métrique, cadencée, avec des repos et des chutes ménagées à loisir ; ce sont presque des vers blancs ; pour

que ce soit tout à fait des vers, pour que le livre devienne un poème et la parole un chant, il ne faut plus que la rime. Rien, moins que rien, trois lettres ou même deux au bout de chaque ligne, qu'est-ce que ça ? Barthélemy séparé de Méry, son frère siamois, fait trois cents vers par semaine ; il en ferait six cents au besoin.

Cependant M. de Chateaubriand, avec son talent biblique, homérique, *chevaleresque* et royal, n'a jamais pu parvenir à souder convenablement ces trois malencontreuses lettres au bout de sa phrase et a vainement essayé d'ajouter cette pointe aux javelots épiques qu'il décoche de son arc d'argent pareil à celui de Smythée-Apollon. M. de Chateaubriand a fait des vers, *proh pudor!* des vers mal rythmés, durs et flasques, prosaïques, incorrects, emphatiques, prétentieusement naïfs, des vers d'académie de province !

Sa tragédie de *Moïse* rappelle en beaucoup d'endroits l'*Omasis* de Baour-Lormian et l'*Abufar* de Ducis, et, malgré la profusion orientale de chameaux, de gazelles et de palmiers, n'a rien de biblique que le nom. Les vers sont pour M. de Chateaubriand ce que sont au soleil les taches noires que les astronomes découvrent avec leur télescope ; le soleil n'en est pas moins le soleil, et M. de Chateaubriand M. de Chateaubriand.— Cependant les taches sont des taches, et les mauvais vers sont de mauvais vers,

quand ce serait Phoebus ou Dieu lui-même qui les aurait faits, et je crois que l'on peut dire, avec tout le respect que l'on doit à une magnifique renommée et à un immense talent, que M. de Chateaubriand, ce grand prosateur poétique, est un exécration et ridicule poète.

M. Jules Janin, qui, malgré l'effroyable gaspillage qu'il fait de son talent, n'en est pas moins un des littérateurs les plus distingués de l'époque, a eu plus de bonheur ou plus de prudence que M. de Chateaubriand ; il n'a jamais pu faire de vers ou du moins je n'en connais pas un seul de lui ; quand il a eu besoin de quelques strophes dans ses romans, il les a tout bonnement demandées à ses amis, à Frédéric Soulié le Dramatique et à Barbier l'Amibique. Et pourtant M. Jules Janin, avec sa phrase souple, nombreuse, colorée, toute diaprée d'images, paraît avoir tout ce qu'il faut pour faire un poète ; mais les perles qu'il égrène à pleines mains ne sont pas percées et ne peuvent être réunies par le fil d'or du rythme.

George Sand, l'écrivain hermaphrodite, dont les romans sont d'une poésie si exaltée, a mis dans *Lélia*, cette grande ode, un hymne intitulé *Inno Ebrioso*, ce qui veut dire en style moins prétentieux, chanson à boire. Cet hymne, ou cette chanson, comme on voudra, est parfaitement détestable. Quelques-uns l'attribuent à M. Gustave Planche, ce qui ne ferait que déplacer la question ; car M. Gustave

Planche, malgré une sécheresse sévère qui lui est propre, est un prosateur distingué et un critique d'un goût assez fin, qui sait mieux que personne comment ne se font pas les mauvais vers, s'il ne sait pas comment se font les bons. On sait aussi ce qu'il est advenu lorsque le grand mystique Edgard Quinet, le chantre d'*Ashaverus*, s'est mis à rimer pour avoir l'aurole complète.

Les exemples contraires sont très nombreux. M. Hugo, le poète des *Odes et ballades*, des *Orientales*, d'*Hernani*, de *Marion Delorme*, l'homme qui a le plus approché de Corneille, et qui est incontestablement le premier lyrique français, a une prose non moins belle que ses vers, une prose sculpturale, d'une fermeté et d'une vigueur qui ne sont surpassées par personne ; il quitte indifféremment la lyre pour la plume et la plume pour la lyre. Sa phrase est aussi belle que son vers, proportion gardée de la différence des matières qu'il travaille ; le diamant vaut toujours mieux que le cristal. Le diamant coupe le cristal, ce que le cristal ne saurait faire au diamant, quoiqu'il ait en apparence la même eau, la même limpidité et les mêmes feux.

M. de Lamartine écrit en prose avec éloquence et facilité ; l'auteur de *Joseph Delorme* et des *Consolations* se distingue par le vétilleux travail et l'acutesse délicate de sa phraséologie. M. Alfred de Vigny a fait *Cinq-Mars*, qui vaut bien *Eloa*. Les co-

médies en prose de M. Alfred de Musset ont tout le laisser-aller, toute l'élégance insolente et le caprice spirituel des *Contes d'Espagne et d'Italie*. On pourrait pousser ce rapprochement beaucoup plus loin et citer bien d'autres noms; mais je pense que ceux-ci suffisent, et de reste.

Quand même de la belle prose vaudrait de beaux vers, ce que je nie, le mérite de la difficulté vaincue doit-il être compté pour rien? Je sais que beaucoup de gens disent que la difficulté ne fait rien à la chose; cependant qu'est-ce que l'art, sinon le moyen de surmonter les obstacles que la nature oppose à la cristallisation de la pensée, et si cela était facile, où seraient donc le mérite et la gloire? Nous réclamons donc pour le poète le trône le plus élevé dans l'Olympe des supériorités de la pensée humaine; le poète absolu et arrivé au degré le plus inaccessible de perfection serait aussi grand que Dieu, et Dieu n'est peut-être que le premier poète du monde.

(La Charte de 1830, 16 janvier 1837.)

SCULPTEURS CONTEMPORAINS

M. ANTONIN MOINE